

étaient donc résolus à marcher sur Mexico, où ajouta M. de Saligny, les résidents français appelaient l'armée de tous leurs vœux. Le commodore Dunlop prétendit, au contraire, que ceux-ci verraient avec grand déplaisir l'arrivée de l'armée française dans la capitale.

» Les commissaires anglais et espagnols blâmèrent vivement la résolution des commissaires français de faire rétrograder les troupes jusqu'à Paso-Ancho; puis ils déclarèrent « que leurs collègues, persistant à se » refuser au rembarquement des exilés mexicains et » à ne point vouloir prendre part aux conférences qui » devaient avoir lieu le 15 avril, ils se retireraient avec » leurs troupes du territoire mexicain. »

« ... Les commissaires alliés notifèrent au gouvernement mexicain et au général Zaragoza les résolutions prises dans la conférence, et les informèrent que l'armée française, se concentrant à Paso-Ancho, commencerait ses opérations aussitôt que les Espagnols, dans leur mouvement de retraite, auraient dépassé ses lignes, c'est-à-dire vers le 20 avril¹. »

1. *Expédition du Mexique*, par G. Niox, pp 125-127.

CHAPITRE IV

La guerre déclarée. — Le gouvernement de Juarez. — Les forces du Mexique. — Pronunciamiento du général Almonte. — Rupture de la convention de la Soledad. — Instructions données au général de Lorencez. — Ouvertures de hostilités. — Marche sur Mexico. — Le 20 avril, entrée à Orizaba. — « *Les soldats mexicains aux soldats français.* » — Le 5 mai devant Puebla. — Attaque manquée. — Retraite sur Orizaba le 8 mai. — Rapport du général Zaragoza, défenseur de Puebla. — Mécontentement du général de Lorencez contre M. de Saligny. — Ordre du jour du commandant en chef. — Lettre de Zaragoza au général de Lorencez. — Réponse de ce général (12 juin). — Combat du Cerro Borrego (13-14 juin). — Le capitaine Détrie. — Attaque d'Orizaba par Zaragoza. — Retraite de l'armée mexicaine sur Puebla. — Proclamation d'Almonte (15 juin). — Le commandant Roze à Vera-Cruz. — Situation difficile du corps expéditionnaire à Orizaba.

La guerre était déclarée.

D'un côté, la France, alors à l'apogée de sa puissance, et dont l'armée, fière des lauriers de Sébastopol et de Solférino, semblait invincible, et en avait la conviction, ce qui doublait sa force; de l'autre, le Mexique, et non point même le Mexique tout entier, puisqu'une partie de ses nationaux appelait de ses vœux l'intervention et se préparait à l'aider par tous

les moyens en son pouvoir; n'était-ce point là une lutte dont il était aisé de prévoir l'issue?

Oui, si les choses humaines se jugeaient par les apparences, et si la force matérielle était toujours et partout triomphante ici-bas. Il n'en est point ainsi, et si nous ne disons pas : par bonheur, c'est que la France devait, en cette circonstance, être la victime de cette loi. Puisse-t-elle, à son tour, en bénéficier quelque jour prochain !...

Juarez avait pour lui une force morale considérable : il était le gouvernement légal, et comme tel soutenu par le parti libéral, de beaucoup le plus nombreux ; la rupture de l'alliance européenne lui donnait une consécration nouvelle, et jetait du discrédit sur les prétentions de la France. En outre, il avait la ressource de pouvoir se maintenir en quelque partie de ce pays immense, dans un territoire impossible à occuper dans toute son étendue, et qui lui offrirait toujours des retraites inaccessibles, des abris sûrs qui lui permettraient de se dérober à ses vainqueurs et d'attendre des temps plus heureux.

Enfin il se sentait appuyé, soutenu par son grand voisin, les États-Unis, et, malgré la guerre de Sécession, il en pouvait espérer des secours directs ou indirects de bien des sortes.

Les Français, au contraire, combattaient à deux mille lieues de la mère patrie. La crainte de complications européennes et les discours violents des chefs de l'opposition devaient s'unir pour marchander les renforts à envoyer dans ce pays lointain, alors que les pertes de la guerre, moindres encore que celles causées par un climat terrible, étaient pour le corps ex-

péditionnaire une cause fatale et perpétuelle d'affaiblissement.

Mais à ce début de l'intervention, ces réflexions, si elles étaient faites, restaient le monopole de quelques esprits sages, plus prudents, plus réfléchis que les autres. Presque personne ne doutait du succès de l'expédition, le général de Lorencez moins que M. Dubois de Saligny, et le gouvernement français moins que le général de Lorencez.

Le général Almonte, cause officielle de la rupture entre les trois alliés, était resté avec l'armée française. On obtint de lui, sans difficulté d'ailleurs, car quel général mexicain en ces temps-là eût refusé même l'apparence du pouvoir? qu'il se déclarât chef suprême intérimaire de la nation (17 avril).

Dans une proclamation qui portait, avec la sienne, la signature de quatre-vingt-douze de ses concitoyens, il appela les Mexicains à la conciliation, les invitant à seconder l'intervention étrangère, qui devait rétablir l'ordre et la paix dans leur malheureux pays. Mais ce pronunciamiento, accompli à l'ombre du drapeau français, n'éveilla pas grand écho, et son peu de succès eût pu ouvrir les yeux de ceux qui croyaient encore aux complicités de l'intérieur.

Quoi qu'il en fût, il importait d'agir. La position du corps expéditionnaire devenait critique. La convention de la Soledad stipulait qu'en cas d'hostilité les Français rétrograderaient en deçà du Chiquihuite. Cette clause était funeste, car son exécution équivalait presque à un désastre. A ce moment, en effet, la mauvaise saison commençait : ramener les troupes dans les Terres chaudes, c'était s'exposer à voir fondre en

quelques jours, par les fièvres, la grande majorité de leurs effectifs.

Le général de Lorencez, envisageant cette éventualité terrible, prit hardiment la responsabilité d'une rupture. Plus par humanité que pour conserver des postes avantageux, il saisit un prétexte futile, maladroitement offert par le général Zaragoza, et dénonça la convention¹.

Cette violation de l'accord signé avec l'ennemi s'accomplissait le vendredi saint, à trois heures et demie. On ne saurait exprimer l'effet que produisit cette coïncidence sur l'esprit des troupes, et dont l'écho nous a été personnellement rapporté par ceux des nôtres qui faisaient alors partie du corps expéditionnaire.

Loin de la patrie, isolés dans un pays immense, au début d'une guerre dont ils ne comprenaient bien ni les origines ni les causes, nos soldats, comme tout homme en présence d'un péril inconnu, sentaient se raviver en eux les souvenirs de leur éducation chrétienne, et surtout ce qui en subsiste avec le plus de ténacité, même parmi les incrédules avérés, les terreurs superstitieuses. Dès cet instant, un grand nombre d'entre eux furent convaincus que l'acte de leur commandant en chef leur porterait malheur, et ils n'augurèrent rien de bon de cette expédition, commencée par le reniement de la parole donnée. Les faits devaient confirmer ces pressentiments.

Le corps expéditionnaire se mit en marche (19 avril). Il se composait du 99^e régiment de ligne, du 2^e régiment de zouaves, du 1^{er} bataillon de chasseurs à pied,

1. *Expédition du Mexique*, par G. Niox, pp. 137 et suiv.

du 3^e régiment d'infanterie de marine, d'un bataillon de fusiliers marins, d'un escadron de chasseurs d'Afrique et de trois batteries d'artillerie, en tout, six mille hommes environ.

Notre ministre avait si souvent dit et écrit qu'avec un bataillon de zouaves il irait de Vera-Cruz jusqu'à Mexico, que le général de Lorencez, qui avait pour instructions de ne traiter que dans la capitale, se croyait certain d'y arriver avec ce peu de forces. On lui affirmait en outre que les populations se soulèveraient à son approche, et que des chefs dissidents viendraient se joindre à lui avec plusieurs milliers d'hommes.

Le général acceptait comme argent comptant toutes ces assurances, et la conviction du rôle facile et glorieux qui lui était dévolu était si grande dans son esprit, qu'il n'hésitait pas, au moment de lever le camp, à proclamer, en termes pompeux, les illusions dont il était plein. « Nous avons sur les Mexicains, écrivait-il au Ministre de la Guerre, une telle supériorité de race, d'organisation, de discipline, de moralité et d'élévation de sentiments que je prie Votre Excellence de vouloir bien dire à l'Empereur que dès maintenant, à la tête de ses six mille soldats, je suis le maître du Mexique. »

Le 20 avril, il rentra dans Orizaba. Il rencontra le général Prim, qui en sortait avec les dernières troupes espagnoles. Ce spectacle, ravivant l'émotion la veille, ne fut pas sans causer aux soldats une vive impression.

Des obstacles sérieux n'allaient pas tarder à se dresser devant nos troupes. Déjà des indices se montraient

des dispositions hostiles de la population mexicaine. Et, pour en prendre un entre cent, voici quelques passages d'un appel des « soldats mexicains aux soldats français. » Ce factum, rédigé en français et imprimé à Mexico, portait la date du 14 avril. On le glissait dans les mains de nos soldats, sur l'esprit desquels il était destiné à agir. Il cherchait à séparer la cause des envahisseurs étrangers de celle des proscrits mexicains qui les avaient appelés et qui se faisaient leurs guides.

Ce document est presque ignoré, et cependant, par son style comme par les idées qu'il exprime, il mérite d'être reproduit, au moins en partie :

A vous, soldats de la France, à vous, enfants du peuple le plus sympathique du monde, de cette nation grande et civilisatrice, qui par son intelligence, son amour de la liberté et ses tendances humanitaires, a fait trembler en d'autres temps tous les despotes et toutes les monarchies de l'Europe; à vous, disons-nous, qui, par mille raisons, devriez être nos meilleurs amis, nous, les soldats du Mexique, nous venons, dans cet instant solennel qui doit précéder notre rencontre au champ d'honneur, vous expliquer comment vous avez été trompés et vous faire comprendre la justice d'une cause au nom de laquelle nous sommes obligés de repousser votre agression.

Ainsi débute ce manifeste. Puis il tonne contre « les » rapports visiblement partiels et intéressés de MM. » de Gabriac et Saligny, Almonte et Pacheco... » « Oui » nous le répétons sans crainte, depuis Clovis jusqu'à » Louis-Philippe, aucun de vos rois n'a été aussi indigne » dignement trompé que votre souverain actuel. » Suit

une violente diatribe contre « un Mexicain infâme », Jean-N. Almonte, qui cherche le pouvoir pour aller le déposer aux pieds de l'archiduc Maximilien; contre M. Dubois de Saligny, accusé de mentir à l'Empereur dans le but le plus misérable, « pour contenter l'avarice qui le domine. » Et le manifeste se termine par une fort belle rhétorique, où se trouve une invocation à M. de Lamartine sur cette phrase à effet :

Que ce soit donc comme victimes, que ce soit comme sacrificateurs, nous défendrons dignement, soyez persuadés, la terre trois fois sainte qui nous a donné le jour!

Cet appel n'était qu'un symptôme des dispositions du pays, sur lesquelles les diplomates s'étaient, comme cela d'ailleurs leur arrive quelquefois, trompés de la plus grossière façon. Déjà le général Santa-Anna, voyant passer les premiers effectifs de débarquement peu nombreux, dépourvus de moyens de transport, sans provisions, mal organisés, n'avait pu s'empêcher de témoigner son étonnement qu'on tentât, en pareil équipage, une expédition à l'intérieur: « Est-ce que » les Européens s'imaginent que les Mexicains sont » encore armés de flèches et de casse-tête¹ ».

Pareil langage se trouvait dans la bouche de petites gens, plus au courant que notre ministre de la situation vraie, comme ce *mosso* de Vera-Cruz, qui disait à nos officiers :

— Croyez-moi, vous êtes trop peu nombreux pour marcher sur Mexico; vous courez risque de ne pas atteindre le but².

1. G. Niox, p. 62.

2. *Le Corps Lorencz devant Puebla*, par G. BIBESCO, p. 59.

Ces petits faits étaient de graves indices. On n'en tint aucun compte.

Pendant la résistance s'organisait à peu près partout devant les Français. Le général Zaragoza, avec douze mille hommes, s'appêtait à défendre vigoureusement Puebla, la ville la plus importante du pays après Mexico, et située sur la route de Vera-Cruz à la capitale.

Il résolut même d'arrêter la marche de nos troupes avant qu'elles fussent en vue de Puebla; et, comme il connaissait admirablement le pays, il choisit, pour leur infliger une première défaite, une position admirable, où tout se réunissait pour faciliter la défense : c'étaient les Cumbres d'Alcutzingo. La route, en effet, forme à cet endroit trente-huit lacets, sur une côte taillée à pic et d'une hauteur d'environ 800 mètres.

Il s'y porta avec quatre mille hommes d'infanterie, deux cents cavaliers, et dix-huit pièces de montagne. Il se flattait d'écraser, de ce poste élevé, le faible corps français, et la chose ne paraissait point trop malaisée...

Dès qu'ils aperçoivent l'ennemi, les soldats mexicains, cachés dans les replis du terrain, rassurés par l'idée qu'ils sont inexpugnables, l'accueillent par un feu plongeant.

Les Français, comme dans le fond d'un entonnoir, se trouvent exposés de tous côtés à la fusillade : la situation est grave. Il n'y a qu'un moyen d'en sortir, c'est de l'enlever de force.

C'est ce parti que prend résolument le général de Lorencez. L'entreprise est audacieuse, mais la bravoure de nos soldats, entraînés par leur chef, fera le reste.

Calme au milieu des projectiles auxquels le groupe de son état-major sert de point de mire, le général donne l'ordre aux chasseurs à pied de gravir sur la droite les pentes de la montagne, pendant que le 2^e zouaves les escaladera sur la gauche, pour tourner la position, que le 99^e de ligne et les fusiliers marins attaqueront de face aussitôt que la fusillade commencera à crépiter sur les hauteurs.

Il faut toute l'adresse, toute la valeur, toute l'énergie de nos soldats pour opérer cette ascension regardée presque comme impossible. Mais rien ne résiste à leur élan. A quatre heures de l'après-midi, l'ennemi est en pleine déroute, et le soir, le général de Lorencez campe avec le 99^e de ligne à Puente Colorado, au delà de ce passage qui aurait pu arrêter longtemps sa marche en avant.

Le lendemain matin (29 avril) il y fut rejoint par le courrier de France qui lui apportait sa nomination de général de division. Une bonne chance voulait qu'il reçût ainsi cette marque d'honneur sur le théâtre de ses premiers exploits et de son premier succès.

Elle ne venait point récompenser sa valeur, puisque le gouvernement la lui avait octroyée avant même le commencement des hostilités : c'était plutôt un témoignage de la satisfaction éprouvée par le cabinet de Paris au reçu de ses dépêches. Séduit par les dires de M. Dubois de Saligny, le général n'y parlait que de sa confiance dans le triomphe de l'intervention et de la politique de la France, et l'on sait si ce langage était de nature à plaire aux Tuileries.

Le courrier apportait aussi d'autres dépêches conques dans le même sens : on y désapprouvait formel-

lement la convention de la Soledad, et un blâme était infligé à l'amiral Jurien de la Gravière. On lui retirait toute direction, en l'invitant à reprendre le commandement de la division navale, s'il ne préférait rentrer en France. Le vaillant marin se rangea à ce dernier parti, et, tristement, il regagna Vera-Cruz où il s'embarqua. Pour le malheur de nos armes, l'influence de M. Dubois de Saligny l'emportait sur la modération et la prudente habileté de l'amiral.

Le succès remporté dans la première rencontre avec les troupes mexicaines grisa un peu le général de Lorencez. Il crut avoir brisé la seule résistance qu'on pût lui opposer, et, plein de confiance, il reprit sa marche. La Canada, San-Augustin del Palmar, Quetcholac furent ses étapes les jours suivants. Le 4 mai, il était à Amozoc, et le 5, à neuf heures du matin, il arrivait, en tête de sa colonne, devant Puebla, ayant à ses côtés M. Dubois de Saligny et le général Almonte.

L'instant était solennel, car on allait enfin être renseigné sur les véritables dispositions du pays. Notre ministre pas plus que le chef suprême intérimaire de la nation ne manifestaient le moindre doute. Le général Marquez et de nombreux dissidents ne tarderaient pas à venir nous apporter une adhésion armée; quant à la ville de Puebla, les sympathies de ses habitants nous étaient acquises, on se disposait à nous en ouvrir les portes.

M. Dubois de Saligny et le général Almonte l'affirmaient encore au général de Lorencez, lorsque, de la terrasse du couvent, situé à droite de la ville sur la hauteur du Cerro de Guadalupe, des coups de

feu éclatent et trois boulets viennent tomber à quelques mètres seulement de notre avant-garde.

Cette fois, le doute se dissipe, et il n'y a plus à se méprendre ni sur les dires de notre ministre ni sur les sentiments des habitants de Puebla. Il est certain qu'ils s'apprentent à opposer une vigoureuse résistance aux troupes françaises et c'est, non point avec des bouquets de fleurs, comme on le leur a tant de fois répété, mais avec des balles et des boulets que l'on se prépare à les recevoir.

Le contraste de cet accueil avec ce qu'on attend cause un étonnement, une surprise aussi pénibles que profonds. L'aventure devient tragique.

Eh bien, soit! se dit la petite armée tout entière, puisqu'il faut se battre, battons-nous. Et chacun de prendre ses dispositions en vue du combat. Mais ce combat n'est point une de ces luttes où la seule bravoure suffise pour triompher; les ennemis sont invisibles, abrités derrière des murailles solides qui menacent d'opposer de rudes obstacles à la valeur des assaillants.

Puebla, en effet, est défendue au nord par les forts de Guadalupe et de Loreto, au sud par le fort del Carmen, à l'ouest par ceux de San Xavier et de Santa Anita, à l'est par une série de redoutes, et un peu partout, en seconde ligne, par une ceinture de couvents, constructions massives et redoutables transformées en ouvrages de défense.

La situation est d'autant plus critique qu'il n'y a pas de temps à perdre; on ne peut songer à investir la ville et à en faire méthodiquement le siège; il faut brusquer l'attaque et emporter tout de suite la place

de vive force, sinon un arrêt, quel qu'il soit, compromet aussi gravement qu'un échec le succès de la marche en avant.

Le général de Lorencez sans hésiter se résout à l'action. Une reconnaissance rapidement faite le détermine à commencer l'attaque par le fort de Guadalupe, qu'il espère enlever par surprise, bien que ce fort domine la ville d'environ 60 mètres. Toutefois une heure de repos est donnée aux troupes pour faire le café; l'artillerie, sans tarder, s'établit en batteries, en avant d'un ravin, sur la droite de la route, à peu de distance de la ferme de Rementeria, qui est occupée aussitôt par le service de l'ambulance.

Quelques instants avant midi, le feu est ouvert, et pendant une heure nos obus bien dirigés éclatent au dessus du fort et produisent de sérieux ravages parmi ses défenseurs. L'artillerie reçoit alors l'ordre de se rapprocher: elle s'avance à 2,000 mètres des murailles à battre en brèche; mais des accidents de terrain enlèvent à son tir la précision qu'il avait jusque-là.

Les munitions s'épuisent sans grand effet; le général de Lorencez se décide à un coup d'audace. Deux colonnes, composées de zouaves et de chasseurs à pied, sont lancées à l'assaut de la forteresse, sous une fusillade des plus nourries, qui n'arrête en rien leur élan. Les murailles sont bientôt escaladées: nos trois couleurs flottent un instant sur le rebord des remparts.

Mais celui qui les a plantées là tombe dans le fossé: la valeur de nos soldats se brise contre un obstacle infranchissable, l'église de l'ancien couvent qui est

devenu le fort de Guadalupe. Frappés à bout portant, ils sont pris à revers par les batteries du fort Loreto et par deux régiments d'infanterie mexicaine. La réserve, composée de marins, arrive en vain à leur secours; elle subit à son tour des pertes importantes. La lutte se poursuit néanmoins, quand un orage épouvantable éclate qui rend plus périlleuse et plus mauvaise la situation; les assaillants glissent sur le terrain détrempe par la pluie. La position devient intenable. L'attaque est manquée, et, devant le nombre des défenseurs, enhardis par leur succès, la continuer ce serait folie: on n'arriverait qu'à la changer en désastre.

Le commandant en chef le comprend: il se résigne à faire sonner la retraite. Le colonel Gambier, avec un grand sang-froid, en dirige les mouvements. A quatre heures du soir, nos troupes redescendent les pentes de Guadalupe, dans un ordre admirable. C'est un échec, mais un échec glorieux: 465 hommes sont restés sur le champ de bataille,

Avant la nuit, toutes les tentes sont dressées en vue de Puebla, autour de l'énorme convoi de vivres et de bagages, que l'armée est forcée de traîner avec elle.

Ceux qui ont bivouaqué là n'oublieront jamais toute la tristesse de cette nuit de deuil silencieux dans le camp, pendant que les oreilles étaient frappées des cris de réjouissance qui venaient de l'intérieur de la ville, mêlés aux refrains de notre *Marseillaise*, refrains répétés par les musiques mexicaines, fêtant un triomphe inespéré! Pendant trois jours la colonne française resta là, fièrement, comme pour

défier toute attaque, et les Mexicains, que les murailles seules avaient pu protéger, ne firent aucune sortie. Avec quelle ardeur la petite armée souhaitait de se voir assaillie par ses vainqueurs de la veille, et quelle revanche elle eût prise dans un combat en rase campagne !

Déçue dans cet espoir, elle dut se résigner à lever le camp. Le 8 mai, à quatre heures du soir, elle commença son mouvement de retraite vers Orizaba, où elle rentra le 18 et s'établit, en attendant les renforts et le matériel de guerre reconnus désormais nécessaires.

Ce même jour, elle eut une légère compensation à son échec du 5 mai. Le général Tapia crut pouvoir attaquer un bataillon du 99^e de ligne, qui formait l'arrière-garde de la colonne, sous les ordres du commandant Lefebvre. L'engagement fut de courte durée, mais les Mexicains n'eurent guère à s'en louer, car on leur tua ou blessa 200 hommes, et on leur fit 1200 prisonniers. Ce combat, dit de la Barranca Seca, rendit aux troupes françaises quelque confiance, en même temps qu'elle apprenait aux ennemis qu'il ne faisait pas bon les attaquer quand on n'avait pour soi ni l'avantage du nombre ni la protection des remparts.

Pendant ce temps-là les vainqueurs célébraient leur triomphe, et le général Zaragoza envoyait au ministre de la Guerre son rapport sur l'affaire du 5 mai.

Puebla, 9 mai 1862.

Citoyen ministre,

Après ma retraite des Cumbres, j'arrivai à Puebla le 3 de ce mois, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer. L'ennemi me suivait à la distance d'une petite journée, et, ayant laissé à mon arrière-garde la seconde brigade de cavalerie composée d'un peu plus de 300 hommes, afin qu'elle l'inquiétât le plus possible, je gagnai Puebla. Je donnai immédiatement l'ordre de mettre en bon état de défense les mamelons de Guadalupe et Loreto, et je fis achever les fortifications de la place qui, jusqu'à ce moment, avaient été négligées.

Le 4, à la pointe du jour, j'envoyai le distingué général D. Michel Negrete occuper les hauteurs de Loreto et de Guadalupe avec la 2^e division sous ses ordres, forte de 1,200 hommes et prête au combat; et ces positions furent armées de deux batteries de bataille et de montagne. Dans cette même journée du 4, je formai des brigades Berriozabal, Diaz et Lamadrid trois colonnes d'attaque composées : la 1^{re} de 1,082 hommes, la 2^e de 1,000 et la 3^e de 1,020, le tout d'infanterie, et de plus une colonne de cavalerie de 500 chevaux, commandée par le général Antonio Alvarez, auquel j'assignai une batterie de bataille. Ces forces demeurèrent rangées sur la place de San-José jusqu'à midi, heure à laquelle elles furent consignées dans leurs casernes. L'ennemi coucha à Amozoc.

A cinq heures du matin de la mémorable journée du 5 mai, les forces que je viens de désigner s'avançaient sur la ligne de bataille que j'avais arrêtée et que vous verrez indiquée sur le croquis ci-joint. J'ordonnai alors au colonel Zéphirin Rodriguez, commandant supérieur de l'artillerie, de rester dans la place, à la disposition du général Santiago Tapia, commandant militaire de l'État.